

l'existence remonte bien au-delà des temps historiques, on remarque les mêmes caractères; il est par conséquent légitime d'admettre que jadis, de même qu'à l'époque actuelle, certaines couches de cette écorce géologique ont pris naissance sous l'influence de causes analogues et ont été produites à l'aide des mêmes procédés naturels. D'autres roches se forment aussi, pour ainsi dire, sous nos yeux par le dépôt des matières que les eaux de certaines sources tiennent en dissolution et abandonnent lorsqu'elles arrivent à la surface du sol. Dans diverses parties de la France, ainsi près d'une source située au nord de Clermont Ferrand, on en voit des exemples sur une petite échelle, et dans plusieurs localités de l'Italie, il se forme de la sorte des masses énormes d'une pierre calcaire, connue sous le nom de travertin.

Ce n'est pas seulement par l'action des courants que les débris solides provenant de la désagrégation des roches sont transportés au loin; cette cause est sans contredit la plus importante de toutes celles qui tendent à modifier aujourd'hui la forme de la surface de la terre; mais il en est d'autres qui méritent également de fixer ici notre attention, et de ce nombre est le mouvement de ces amas d'eau congelée que l'on désigne sous le nom de glaciers.

Les glaciers sont d'immenses masses de glaces encaissées dans les vallées ou suspendues aux flancs des hautes montagnes: leur étendue est souvent très-considérable: ceux qui occupent les grandes vallées des Alpes descendent en général des plus hautes sommets et se prolongent jusque dans les régions cultivées; il y en a qui ont cinq ou six lieues de long ou même davantage, sur une demi-lieue ou une lieue de large.

Dans toutes les hautes régions il tombe annuellement une quantité considérable de neige, et comme le soleil n'a pas assez de force pour en fondre la totalité pendant l'été, il s'en accumule d'année en année dans les anfractuosités situées au pied des plus hautes cimes. Sur la pente des montagnes les plus élevées, cette neige, ordinairement fine et poudreuse, conserve sa blancheur; mais au-dessous de cette région supérieure que l'on nomme le *champ ou plateau supérieur du glacier*, la neige devenue grenue et d'une teinte plus ou moins grisâtre à sa surface, constitue ce qu'on appelle le *névé*. Enfin au-dessous de l'espèce de réservoir ou mer de glace constitué par les deux régions précédentes, se trouve le glacier proprement dit, qui occupe les régions où la totalité de la neige tombée en hiver fond complètement en été, et qui est alimenté par les névés et les champs de neige dont il forme la décharge. Le phénomène le plus remarquable dont les glaciers sont le siège est le mouvement progressif de toute leur masse sur la pente des terrains qui les supportent. Ce mouvement lent, mais continu, a lieu dans le sens de la plus grande pente, mais n'est point dû à l'action exclusive de la pesanteur, puisqu'il est bien loin d'être accéléré, ni à la fonte de la partie la plus basse du glacier, circonstance qui n'aurait d'autre effet que d'en abaisser le niveau sur les pentes peu inclinées. La cause la plus puissante paraît être la dilatation que subit l'eau infiltrée dans les fissures capillaires, lorsqu'elle vient à se solidifier. Par cette dilatation, qui ne peut librement s'effectuer que dans le sens de l'épaisseur et dans celui de la pente, le glacier exerce sur les roches solides contre lesquelles il presse, un effort qui les pousse nécessairement en avant, et pendant lequel il use, creuse, arrondit et polit les surfaces sur lesquelles il frotte. Le mouvement dont il vient d'être question enlève aux parois rocheuses des parties plus ou moins volumineuses selon leur nature; l'action des agents atmosphériques détache aussi des portions des rochers voisins; la chute des avalanches amène encore des fragments de toute sorte dans le glacier, et de leur détritisme se forme une couche, appelée *la couche de boue*, entre la glace et la roche; mais la plupart des débris sont ramenés à la surface, et forment ce qu'on appelle des moraines, et bordent tout le pourtour du glacier sous les noms de moraines latérales, moraines médianes et moraines terminales ou frontales.

Ce n'est pas seulement par le mouvement des glaciers que des blocs erratiques peuvent être transportés loin du terrain auquel ils appartiennent; les glaces qui se forment sur les rivages des régions glacées enveloppent souvent des blocs de roches plus ou moins volumineux, les entraînent ensuite au large quand arrivent les débâcles, et les déposent çà et là sur les points où elles viennent échouer. On a vu des masses considérables ainsi transportées des côtes du Canada, du Groënland, de la Nouvelle Zemble, etc., etc., et les basses îles, les rivages et le lit du St. Laurent sont incessamment modifiés par des phénomènes de cette nature.

DR. J. A. CREVIER.

A continuer.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

CHANT D'AMOUR DU PAWNIE.

O "Cygne-qui-Soupire," enfant de Wacomie,
Prête l'oreille au chant du grand chef Népowie!
"Serre-d'Aigle" est tombé sous mes efforts puissants,
Et contre Wabersha j'ai combattu longtemps.
Mais ma voix, près de toi devient, ô jeune fille,
Douce comme le suc que l'étable distille.
Sœur de "Pigeon-Voilier," je t'adresse mes chants:
D'un cœur que tu remplis écoute les accents!

Fille d'un grand guerrier à l'arme flamboyante,
J'ai pu sauver tes jours, dans la mêlée ardente.
Sur toi deux ennemis avaient levé le bras:
L'un a roulé mourant sur le sol où mes pas
L'ont foulé; l'autre a fui; mais sous la forêt sombre
Mon dard rapide a su trouver son cœur dans l'ombre:
Je porte à mon carquois ses longs cheveux sanglants.
Fille de Wacomie, écoute mes accents!

Sur les flots du Kansa, le cygne à l'aile blanche
A moins de grâce encor que ton col qui se penche;
Et la lune argentant les sommets nuageux
De l'Ozark, moins que toi sait réjouir mes yeux.
Ta voix à mon oreille est plus tendre et plus douce
Que les flots du Wulwau murmurant sur la mousse.
Le soleil a bruni tes cheveux ondoyants:
O fille de l'aurore, écoute mes accents!

L'ennemi te dira ma force redoutable:
Fils de "Ta-bise-quong," j'ai son âme indomptable.
Les charmes des jongleurs ne me résistent pas,
Et la victoire accourt quand je lève mon bras.
L'acier même et le feu perdent toute puissance,
Devant le fer aigu de ma terrible lance.
Mes bras sont forts, les tiens sont faibles et tremblants:
De l'enfant du tonnerre écoute les accents!

NAP. LEGENDRE.

Traité du Recueil du Col. Patten.

LA PRIERE DU VIEILLARD

..... Assis auprès de l'âtre ardent, un vieillard aux cheveux gris tenait sur ses genoux une petite fille âgée de huit mois.

Il était neuf heures du soir. Le foyer lançait une lueur timide et des rayons vacillants à travers la salle.

Paul entendit un soupir, et vit le vieillard qui priait et pleurait en silence.

Et la petite fille ingénue, ignorante de l'avenir, insouciant de présent, sans souvenir ni regret, balbutiait joyeusement son petit langage, regardant tout autour d'elle, ouvrant les bras, les yeux pleins d'une infinie curiosité. Paul crut qu'elle voyait les anges et qu'elle leur parlait.

Et le vieillard priait et pleurait toujours. La prière est l'élevation de l'âme à Dieu; c'est un appel au secours que l'âme adresse au Tout-Puissant; c'est un regard qui se détourne des vanités et des mensonges de ce monde pour chercher au-delà de toutes les limites la Vérité souveraine qui donne la consolation, l'espérance et la force.

Le vieillard priait. Il pleurait aussi, et la pensée qui alimentait ses larmes était triste, oh! bien triste! Figurez-vous donc un père, rendu au dernier échelon de la vie, un vieillard qui voit déjà sa fosse ouverte prête à se refermer sur lui, tenir sur ses genoux son enfant qui n'a pas encore commencé la vie!

Les cheveux gris connaissent l'avenir par l'expérience du passé. Ils savent qu'il n'y a guère d'espérances sans déceptions, de projets sans obstacles, de joies sans illusions. Ils ont vu plus d'une fois les ténèbres remplir dans le cœur l'espace où un trait de lumière avait semé le jour. Ils ont vu souvent l'azur calme et sans tache d'un ciel ravissant s'effacer derrière des montagnes de nuages noirs et remplis de vents furieux, de tempêtes en rage, d'imprécations, de foudres, de malédictions. Souvent, au milieu du jour, l'ouragan déchainé a mis en pièces le vaisseau dont ils avaient salué le matin la paisible entrée au port. Ils vous diront que le chagrin est partout dans la vie, et qu'il poursuit l'homme partout, comme le chasseur dont le plomb meurtrier en veut à l'oiseau qui vole, comme à l'oiseau qui se repose au sommet de l'arbre, comme à celui qui se joue sur l'herbe des prés ou au bord du ruisseau.

Le vieillard pleurait; il ne pouvait pas ne pas pleurer, car il connaissait trop la vie, et il la redoutait pour cette pauvre petite dont il ne pourrait même pas guider les premiers pas.—"Oh! je compris les larmes du vieillard, m'a dit Paul, et, ma foi! j'en sentis toute l'amertume. Je compris l'amour paternel, cette incarnation du père dans son enfant."

Mais le vieillard, qui pleurait toujours, avait le front calme, la figure tranquille, le regard assuré. De temps à autre, un sourire se mêlait à ses larmes. Ses lèvres remuaient doucement une tendre et puissante prière, l'une de ces émanations de l'âme qui vont tout droit au cœur du Père par excellence. Combien l'âme, émanation elle-même de la Divinité, a de force et d'empire, quand, ouvrant ses ailes, elle vole vers les cieux déposer aux pieds du Très-Haut ses besoins et ses aspirations!

Et le vieillard priait toujours. Et déjà, il ne voyait plus ce monde; il avait oublié l'avenir de la terre, plongé qu'il était dans l'infini de l'éternité. Sa lèvre souriait plus souvent; le divin rayonnait dans son regard; une auréole ardente ceignait son front. Paul sentit comme un parfum céleste qui invitait à la prière, et tombait à genoux:—"O mon Dieu! s'écria-t-il, bénissez mon père, et protégez ma sœur."

PHILIPPE MASSON.

OUBLI

Oublie, ô mon cœur! O mon pauvre cœur, oublie!
Il doit être un terme aux chagrins et aux douleurs, et la vie appelle à trop de devoirs pour que l'on verse des larmes à chaque illusion qui s'envole, à tout espoir qui s'évanouit, à tout rêve qui s'efface, à toute joie qui meurt, à toute déception qui apparaît.

Hélas! si l'homme se livrait à l'amère tristesse qui le poursuit toujours et en tous lieux, pourrait-il soutenir le fardeau du jour, et porter sa tâche au milieu du monde? Rencontrerait-il quelque part la douce quiétude qui remet des fatigues et des

travaux, ce calme de l'âme qui prépare le plaisir et fait goûter le bonheur?

Ah! pauvre cœur! tu veux la tranquillité, la paix, et tu t'abandonnes désespéré à la moindre affliction qui t'approche. Tu demandes le sommeil paisible, et tu t'ouvres à tout cauchemar. Tu cherches la jouissance pure et sans ombre, et tu acceptes tout ce qui peut la troubler. Tu désires la santé parfaite; et tu accueilles dans ton sein tout trait qui blesse, tout poison et tout venin.

La souffrance est l'apanage de l'homme déchu. Elle lui vient de toutes parts, elle court dans tous les sentiers qu'il suit, elle entrave ses aspirations les plus légitimes, elle se moque de ses joies les plus permises, elle se cache sous son sourire, elle l'obsède dans son activité, elle le provoque jusque dans son repos.

Pourquoi donc, ô mon cœur, écoutes-tu son langage? Pourquoi lui laisses-tu accès à ton foyer?

PHILIPPE MASSON.

Conférence de M. J. B. Cloutier à l'Ecole Normale-Laval.

(Suite et fin)

Une autre source de déboires pour l'instituteur, c'est l'ingérence ridicule des commissaires dans la gestion intérieure de ses classes. Ces GRANDS HOMMES sont d'autant plus exigeants qu'ils sont plus ignorants. La loi leur donne le pouvoir de passer tel ou tel règlement qu'ils jugent nécessaire, de déterminer les matières à enseigner, de faire le choix des livres, de visiter l'école. N'ont-ils pas par-là même tous les moyens possibles pour taquiner à leur gré l'instituteur, l'humilier, le mystifier et se dédommager ainsi de la supériorité intellectuelle qu'il a sur eux, chose qu'ils ne sauront jamais lui pardonner? Aussi ne se gêneront-ils pas, dans leurs prétendues visites officielles, de faire au maître des remarques aussi blessantes que déplacées. Tel enfant n'est pas à sa place dans telle classe, il serait mieux dans telle autre; telle matière ne devrait pas être enseignée tandis que telle autre devrait l'être, etc. Eh bien! M. n'y a-t-il pas là quelque chose d'excessivement blessant pour l'instituteur? Comment! vous êtes des hommes instruits, intelligents, vous avez fait de l'enseignement une étude spéciale, vous avez en mains tous les meilleurs traités de pédagogie, fruit des études les plus sérieuses et de l'expérience de plusieurs siècles; vous en avez extrait ce qu'il y a de mieux pour vous en former un système à vous, un système raisonné, vous êtes à même d'en apprécier tous les jours les avantages et vous verrez des hommes pleins de préventions venir vous imposer leur volonté, mettre des entraves aux progrès de vos élèves, paralyser vos efforts! Ah! M., il faut avoir les vertus de la vocation pour ne pas manifester extérieurement son indignation en pareille circonstance.

La modicité des salaires est aussi une question d'une grande importance pour l'instituteur. Il varie aujourd'hui de \$200 à \$300 pour les écoles modales. Autrefois, c'était peu de chose, il est vrai, mais cela suffisait au moins à procurer le strict nécessaire, tandis qu'aujourd'hui, c'est devenu une impossibilité, attendu que le prix des choses nécessaires à la vie a presque doublé.

Bien que les difficultés que je viens de signaler soient une source d'inconvénients pour l'instituteur, il en est une qui prime toutes les autres, je veux parler de l'instabilité des instituteurs; je n'avais pas besoin de la nommer cette difficulté, car tous, vous l'avez déjà devinée, puisque plusieurs d'entre vous se sont déjà trouvés face à face avec elle. Oui, M., si l'ignorance de certains commissaires, leur mesquinerie, leur mauvais vouloir, etc., causent souvent de graves embarras à l'instituteur, ces inconvénients ne sauraient être comparés à ce malaise, cette inquiétude, ces angoisses dans lesquelles le jette continuellement l'incertitude de sa position. En effet, n'y a-t-il rien de plus précaire que la charge d'instituteur? Il ne peut jamais compter sur le lendemain; son sort est entre les mains de quiconque se met dans la tête de le faire partir. Et comment procède-t-on en pareille circonstance? Rien de plus simple ni de plus facile. Je suppose que l'instituteur a eu le malheur de déplaire à quelqu'un, chose assez naturelle, car il est si difficile de contenter tout le monde. Eh bien! ce quelqu'un manifeste ses plaintes à qui veut l'entendre, plaide seul sa cause au milieu de sa propre famille, devant ses enfants dont plusieurs vont encore à l'école, et finit toujours, bien entendu, par donner le tort à l'instituteur. L'affaire est ensuite transportée à l'école par les enfants, qui commencent à regarder leur maître d'un mauvais œil. Ils vont maintenant l'épier et se communiquer mutuellement leurs remarques, leurs observations malveillantes; ses paroles n'auront plus le même poids, ses leçons la même valeur; la discipline va bientôt disparaître pour faire place au désordre, à la dissipation. Le maître s'évit, on lui résiste; il se plaint aux autorités, on ne l'écoute pas: si les choses vont mal, c'est sa faute; il ne sait pas s'y prendre, il manque d'énergie, il n'est pas à la hauteur de sa position. Mais on ne dit pas qu'il y a en dessous toute une affaire montée contre lui; on ne dit pas que depuis longtemps on raconte de porte en porte toutes sortes d'histoires sur son compte; on ne dit pas que son autorité a été ainsi peu à peu sapée dans sa base; on ne dit pas enfin qu'on veut l'envoyer à tout prix. On veut l'envoyer! et pourquoi? parce que le fils de M. le maire, enfant dissipé, incommode et sans talent, n'a pas eu de prix à l'examen; on veut l'envoyer, et pourquoi? parce qu'il s'est permis d'exprimer, dans une conversation, privée pourtant, son opinion sur une question politique; on veut l'envoyer, et pourquoi? parce que le neveu de l'un des commissaires achève cette année son cours normal et qu'on veut le placer au détriment de ce père de famille qui a travaillé avec tant de zèle, depuis déjà plusieurs années, à l'instruction des enfants de la paroisse.

Mais quel est donc, M. les commissaires, celui que vous traitez avec si peu de générosité? C'est celui qui vient après le prêtre, quant à l'importance des fonctions qu'il remplit; c'est cet homme de sacrifice et de dévouement qui se consume au milieu d'une salle malsaine et mal aérée; c'est celui qui apprend à vos enfants à craindre Dieu et à vous respecter; cet homme, c'est celui qui forme l'esprit et le cœur de ces petits êtres qui vous sont si chers; cet homme enfin, c'est celui qui a en mains l'avenir de la patrie; car quoi qu'on dise ou qu'on fasse, il n'en est pas moins vrai que la génération future ne sera que ce que l'aura faite l'instituteur.

Je pense, messieurs, avoir suffisamment démontré que tout n'est pas rose dans la vie de l'instituteur et que je n'avais pas tout de dire en commençant que sa position est parfois fort difficile.